

En s'intéressant à la notion de réemploi si familière aux historiens d'art pour l'appliquer à l'histoire des concepts et des pratiques politiques dans l'Italie médiévale et moderne, ce livre place au cœur de la réflexion la façon dont l'histoire et les catégories temporelles furent gérées dans le champ politique. Comment, dans l'Italie médiévale et moderne, l'histoire fut-elle citée, réemployée dans le vocabulaire des institutions et de la pratique politique, sollicitée dans la théorie politique – qu'il s'agisse de la construction de l'image du prince ou de l'idéologie républicaine, utilisée pour représenter le monde d'ici-bas et ses événements dans les cycles peints aux murs des églises ou des palais ? Quelles formes diverses pouvaient prendre ces procédures de réemploi ? Quels étaient les objectifs poursuivis ? Quels sont les moments qui furent les plus propices à cette quête des références ? Quels pouvoirs choisirent de récupérer et de transformer les matériaux de l'histoire ?

Cette étude part à la rencontre de tous ces usages du passé avec l'espoir de saisir un peu de la culture des sociétés italiennes de la fin du Moyen Âge et du premier âge moderne, un peu de leurs expériences temporelles et de leurs rapports à l'histoire.

Légende : Domenico Ghirlandaio (1449-1494) et assistants, *Brutus, Mucius Scaevola et Camille*, Florence, Palazzo Vecchio (salle des Lys) © 2014. Photo Scala, Florence – avec l'aimable autorisation des Musei Civici Fiorentini

LA POLITIQUE DE L'HISTOIRE EN ITALIE

collection dirigée par Dominique Barjot & Lucien Bély

Dernières parutions

- Les Préfets de Gambetta*
Vincent Wright
- Le Prince et la République.*
Historiographie, pouvoirs et société
dans la Florence des Médicis au XVII^e siècle
Caroline Callard
- Histoire des familles, des démographies*
et des comportements.
En hommage à Jean-Pierre Bardet
Jean-Pierre Poussou
& Isabelle Robin-Romero (dir.)
- La Voirie bordelaise au XIX^e siècle*
Sylvain Schoonbaert
- Fortuna. Usages politiques*
d'une allégorie morale à la Renaissance
Florence Buttay-Jutier
- Au cœur de la parenté. Oncles et tantes*
dans la France des Lumières
Marion Trévisi
- Le Tabac en France de 1940 à nos jours.*
Histoire d'un marché
Éric Godeau
- 150 ans de génie civil,*
une histoire de centraliens
Dominique Barjot
& Jacques Dureuil (dir.)
- Des paysans attachés à la terre ?*
Familles, marchés et patrimoines
dans la région de Vernon (1750-1830)
Fabrice Boudjaaba
- La défense du travail national ?*
L'incidence du protectionnisme sur
l'industrie en Europe (1870-1914)
Jean-Pierre Dormois
- L'Informatique en France de la seconde*
guerre mondiale au Plan Calcul.
Émergence d'une science
Pierre-Éric Mounier-Kuhn
- In Nature We Trust.*
Les paysages anglais à l'ère industrielle
Charles-François Mathis
- L'Ingénieur entrepreneur.*
Les centraliens et l'industrie
Jean-Louis Bordes, Pascal Desabres,
Annie Champion (dir.)
- La Guerre de Sept Ans en Nouvelle-France*
Laurent Veysseyre & Bertrand Fonck (dir.)
- Représenter le Roi ou la Nation ?*
Les parlementaires dans la diplomatie
anglaise (1660-1702)
Stéphane Jettot
- « *C'est moy que je peins* ». *Figures de soi*
à l'automne de la Renaissance
Marie-Clarté Lagrée
- La Faveur et la Gloire. Le maréchal de*
Bassompierre mémorialiste (1579-1646)
Mathieu Lemoine
- Les Maîtres du comptoir : Desgrand père*
& fils. Réseaux du négoce et révolutions
commerciales (1720-1878)
Jean-François Klein
- Les Habsbourg et l'argent.*
De la Renaissance aux Lumières
Jean Bérenger
- Frontières religieuses*
dans le monde moderne
Francisco Bethencourt
& Denis Crouzet (dir.)

Caroline Callard, Élisabeth Crouzet-Pavan
& Alain Tallon (dir.)

La politique de l'histoire en Italie

Arts et pratiques du réemploi
(XIV^e-XVII^e siècle)

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

ISBN version papier : 978-2-84050-909-7
© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014
version numérique : © Sorbonne Université Presses, 2025
ISBN de ce PDF : 979-10-231-4772-8

Mise en page Emmanuel Marc DUBOIS, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

Le nouveau n'est pas dans ce qui est dit,
mais dans l'événement de son retour.
Michel Foucault, *L'Ordre du discours*

PREMIÈRE PARTIE

Se souvenir de Rome

QUELQUES ASPECTS DU RÉEMPLOI DANS LA ROME COMMUNALE (XII^e-XIV^e SIÈCLE)

Jean-Claude Maire Vigueur

La question du réemploi de matériaux anciens, en vertu même de leur diversité, peut être examinée sous des angles très variés. Cet ouvrage ne s'intéresse pas à la question du réemploi dans le domaine de la production artistique ni au droit mais, même en tenant compte de ces exclusions, la question du réemploi de matériaux antiques dans le cas de la Rome communale, autrement dit pour la période qui va du XII^e au XIV^e siècle, touche à de nombreux problèmes qu'il est impossible de traiter exhaustivement dans le cadre de cet article. Il nous a donc fallu faire des choix : nous laisserons complètement de côté tout ce qui touche au réemploi des structures matérielles de la Rome antique, problème immense et passionnant qui voisine avec celui de la conservation des monuments et autres édifices de la Rome antique. Nous dirons en revanche quelques mots de la connaissance que les Romains de l'époque communale pouvaient avoir de leur passé antique, même si on ne peut parler de réemploi au sens strict du terme. Il nous semble en effet que cette question a d'étroits rapports avec le problème que nous voudrions mettre au centre de notre réflexion, celui de la réutilisation par les Romains de concepts et d'institutions politiques de l'Antiquité. En d'autres termes, nous privilégierons les aspects politiques de la question du réemploi, sans négliger tout à fait les aspects plus proprement intellectuels.

Commençons par l'un des épisodes les plus connus de l'histoire de la Rome médiévale dont la signification semble avoir pour elle la force de l'évidence : la *renovatio senatus* de juillet 1143 ou 1144, qui marque à Rome l'instauration définitive du régime communal. En fait, à Rome comme ailleurs, cet épisode fondateur avait été précédé de signes avant-coureurs qui laissaient clairement entendre que, depuis un certain temps déjà, les Romains cherchaient à s'émanciper de l'autorité pontificale et avaient commencé, dans certains domaines, à agir de leur propre initiative, voire même à se doter de structures capables de fonctionner hors de tout contrôle de

l'administration pontificale¹. Il n'empêche : à partir de cette date, le pouvoir, à Rome, est bel et bien exercé ou, en tout cas, revendiqué par une assemblée dont les membres se veulent les héritiers du sénat antique. On aimerait certes en savoir davantage sur l'état d'esprit des Romains qui, par un beau jour de juillet, s'élançèrent à l'assaut du Capitole et redonnèrent vie au sénat, et surtout sur ce qu'ils savaient réellement de l'histoire de la Rome antique. En dehors même de la ré-exhumation du terme de *sénat*, le seul témoignage contemporain dont nous disposons sur les intentions des Romains nous vient d'Otton de Freising. C'est en effet chez lui que l'on trouve pour la première fois l'expression fort éloquente de *renovatio senatus*, et c'est également lui qui attribue aux Romains, outre la résurrection du sénat, la reconstruction du Capitole et la refondation d'une autre institution fondamentale de la Rome antique, l'ordre équestre². Peu importe ici ce que pouvait être cet ordre équestre dans l'esprit d'Otton et dans la Rome du XII^e siècle. Retenons en revanche qu'Otton n'a aucun doute sur la volonté des Romains rebelles à la papauté d'imiter les *antiquorum Romanorum exempla* et donc de revendiquer pour eux l'héritage de la Rome antique. En revanche, et contrairement aux allégations d'Otton, il est tout à fait exclu qu'Arnaud de Brescia ait pu avoir une quelconque influence dans ce réemploi d'institutions antiques de la part des révolutionnaires romains, puisque, comme l'a bien montré Arsenio Frugoni, le grand réformateur religieux n'est arrivé à Rome qu'à la fin de 1145 ou même en 1146³. Au milieu du XII^e siècle, les Romains ne sont évidemment pas les seuls à se poser en héritiers de la Rome antique. À cette date, la plupart des villes de l'Italie du Nord et du Centre se sont déjà dotées d'un collège de consuls qui va peu à peu s'imposer, au cours du demi-siècle qui suit, comme le principal rouage du système de gouvernement en vigueur dans les villes communales. À Pise, la ville où il est fait pour la première fois mention de consuls, en 1085, ce processus est plus précoce qu'ailleurs, à tel point que dès le milieu du XII^e siècle le consulat s'est déjà imposé comme la pièce maîtresse de l'organisme communal, comme une institution beaucoup plus active et puissante, nous dit Volpe, que le principal conseil de la cité, d'où les consuls sont issus et dans lequel ils retournent sans doute après leur sortie de charge⁴. Or, il n'est pas sans intérêt de constater que c'est justement vers le milieu du XII^e siècle, semble-t-il, que se répand à Pise l'usage de parler de *sénateurs* et de *sénat* pour désigner les membres de ce conseil et le conseil

1 Sur ces premières formes d'autonomie, voir Jean-Claude Maire Vigueur, « Il comune romano », dans *Roma medievale*, éd. A. Vauchez, Roma, Laterza, 2000, p. 120-121.

2 Ottonis Episcopi Frisingensis et Raweginii, *Gesta Friderici I imperatoris*, éd. F.-J. Schmale, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986, p. 308.

3 Arsenio Frugoni, *Arnaldo da Brescia nelle fonti del secolo XII*, Torino, Einaudi, 1989, p. 57-58.

4 Gioacchino Volpe, *Studi sulle istituzioni comunali a Pisa*, Firenze, Sansoni, 1970, p. 140.

lui-même. La ré-exhumation de ce terme n'aurait toutefois pas de grande signification en elle-même si elle ne s'accompagnait pas de toute une série de phénomènes qui, dans le domaine du droit comme dans celui de l'art et de la culture littéraire, témoignent sans la moindre ambiguïté possible d'un très fort renouveau de la *Romanitas* à Pise⁵. Or, en dehors même du témoignage d'Otton de Freising, on a de bonnes raisons de penser que cette renaissance n'a pas été moins forte à Rome qu'à Pise.

Arnaud de Brescia, nous dit Otton de Freising, aurait incité les Romains, entre autres choses, à « réédifier le Capitole⁶ ». En quoi cette « réédification » a-t-elle pu consister en 1143, nous l'ignorons, mais nous savons que dans les années qui suivirent le coup d'éclat et d'État de 1143, les Romains construisirent sur les restes du tabularium antique un *palatium* d'où seront datés tous les actes du sénat. Impossible de dire si ce palais se composait d'un seul ou de plusieurs niveaux, s'il était construit en bois ou en dur et, dans ce dernier cas, si le rez-de-chaussée était déjà orné de ces magnifiques colonnes de réemploi qui devaient, à partir du milieu du siècle suivant, soutenir les arcades de la loggia ouverte sur la place et auxquelles Michel-Ange se garda bien de toucher lorsqu'il fit recouvrir le palais médiéval de l'admirable façade que nous connaissons. Ce qui est sûr, c'est que les Romains, non contents d'usurper en quelque sorte le terme de *palatium*, jusque-là réservé aux résidences de l'empereur et du pape, s'efforcèrent d'aménager et d'embellir la place devant laquelle il se dressait, de manière à lui conférer une dignité égale à celle des lieux où l'autorité pontificale se manifestait avec le plus d'éclat dans Rome, le Latran et le Vatican. Comme au Vatican, où les Romains pouvaient admirer le seul obélisque encore debout, le sénat fit donc ériger sur la place du Capitole un obélisque qui reposait, qui plus est, sur quatre lions de pierre, emblèmes du pouvoir judiciaire. Et comme sur la place du Latran, où se dressait la célèbre statue équestre de Marc Aurèle, alors tenue pour celle de Constantin et dans laquelle les Romains voyaient un symbole de la suprématie pontificale, particulièrement en matière de justice, les sénateurs exposèrent en belle évidence sur la place du Capitole une sculpture antique chargée de valeurs analogues mais dont la commune revendiquait désormais le monopole pour elle seule : la sculpture, saisissante de réalisme et maintenant visible dans les jardins des nouveaux Musées capitolins, représente un lion plantant ses crocs dans le flanc d'un cheval qu'il vient de terrasser. On manque d'indices pour dater avec précision l'installation de cette statue sur la place du Capitole et un doute persiste sur son emplacement, que certains

5 Chris Wickham, *Legge, pratiche e conflitti. Tribunali e risoluzione delle dispute nella Toscana del XII secolo*, Roma, Viella, 2000, p. 202-203.

6 Arsenio Frugoni, « Sulla *Renovatio Senatus* del 1143 e l'*Ordo Equestris* », *Bullettino dell'Istituto storico italiano per il Medioevo e Archivio muratoriano*, 62, 1950, p. 170, n. 2.

verraient plus volontiers sur l'escalier extérieur du palais communal que sur la place elle-même⁷. Malgré ces incertitudes et quel qu'ait été le temps mis par le sénat pour atteindre ses objectifs, il semble à peu près certain que la commune de Rome ait voulu dès le début ériger le Capitole en symbole de son autorité sur la ville, et qu'elle l'ait fait à la fois en puisant dans le répertoire symbolique de l'Antiquité romaine et réutilisant des morceaux de monuments antiques. Le procédé est identique à celui que les papes ne cessaient d'employer, depuis la fin du x^e siècle, pour affirmer leur souveraineté sur la ville. Les résultats, eux, ne sont pas tout à fait les mêmes, la place du Capitole ne pouvant en aucune manière rivaliser avec celle du Latran où les papes ont accumulé depuis le xi^e siècle les plus belles et parfois les plus colossales statues de bronze ayant survécu au naufrage de la Rome antique.

38

Le troisième témoignage dont nous souhaitons faire état, toujours pour étayer la thèse d'un renouveau de l'Antiquité romaine dans la Rome du milieu du xii^e siècle, est d'origine pontificale. On le trouve en effet dans une lettre adressée par le pape Eugène III (1145-1153) au chancelier de l'empereur Wibaldo. La lettre est datée du 2 septembre 1152 ; Eugène III y fait état, pour s'en plaindre, de la volonté des Romains de procéder, le 1^{er} novembre suivant, à une réforme des institutions communales : les Romains auraient eu l'intention, d'après lui, de doubler le nombre des sénateurs et de créer deux consuls, dont l'un aurait eu compétence sur la ville, l'autre sur l'extérieur. Pour autant qu'on le sache, la réforme resta à l'état de simple projet mais elle est révélatrice, selon Duprè Theseider, le premier à avoir attiré l'attention des historiens sur ce passage⁸, de la volonté des Romains de modeler de plus en plus étroitement leur régime politique sur celui de la République antique où deux préteurs, urbain et extra-urbain, se partageaient l'exercice de la justice. Mais le plus étonnant, dans cette affaire, c'est que, toujours d'après le témoignage d'Eugène III, l'idée d'une telle réforme serait née non pas dans le cerveau des *nobiles* et *maiores*, autrement dit dans la fraction la plus cultivée de la population, mais de la *rusticana turba*, donc dans l'esprit de gens dont on voit mal comment ils auraient pu avoir une connaissance aussi précise des institutions de la République romaine. À moins bien sûr – et cela nous paraît être l'explication la plus plausible – qu'Eugène III ait voulu souligner le caractère insensé de ce projet en l'attribuant aux seuls gens du peuple.

7 Jean-Claude Maire Vigueur, *L'Autre Rome. Une histoire des Romains à l'époque communale (xii^e-xiv^e siècle)*, Paris, Tallandier, 2010, p. 410-413.

8 Eugenio Duprè Theseider, *L'idea imperiale di Roma nella tradizione del Medioevo*, Milano, Istituto per gli studi di politica internazionale, 1942, p. 144 et 155-156. Voir aussi Paolo Brezzi, *Roma e l'Impero medievale (774-1252)*, Bologna, Cappelli, 1947, p. 338.

Le dernier témoignage que nous évoquerons est celui de la diffusion à Rome du titre de *consul Romanorum* ou de *proconsul Romanorum*. Ce titre est attesté tout au long de la période qui va de 1134 à 1293, mais son usage est surtout fréquent au cours des années 1190-1250. Au total, le titre est porté par une centaine de personnages dûment recensés par M. Vendittelli, à qui nous emprunterons nos observations sur le sujet⁹. Tous font partie de la couche supérieure de la société citadine et donc de la *militia* communale, mais cette appartenance ne suffit pas, de toute évidence, à justifier le port de ce titre : il existe en effet, dans la Rome de cette époque, bien d'autres personnages tout aussi importants que les cent *consules* ou *proconsules Romanorum* recensés par M. Vendittelli qui n'ont pourtant pas droit à ce titre. L'explication de cette apparente anomalie nous est fournie par un passage de Boncompagno da Signa, personnage extravagant mais aussi remarquable connaisseur des sociétés communales de son temps. Tous les *consules Romanorum*, nous dit Boncompagno, appartiennent à d'anciennes et puissantes familles de la ville, ce que nous savions déjà, mais ils sont de plus membres des plus importants conseils de la commune et du sénat, et ceci *absque aliqua speciali electione vel vocatione*. En d'autres termes, les *consules Romanorum* sont des personnages qui appartiennent de droit et sans limite de temps au principal conseil de la commune, le pluriel et le syntagme utilisés par Boncompagno pour désigner ce conseil s'expliquant sans doute par les changements intervenus, autour de 1200, dans la composition et la dénomination du sénat créé en 1143. Aux yeux des Romains, ils pouvaient donc passer pour des sénateurs à vie, exactement comme l'étaient, on le sait, les sénateurs de la Rome antique dont beaucoup étaient d'anciens consuls. Tout cela implique bien sûr, de la part des Romains des XII^e et XIII^e siècles, une connaissance des institutions de la Rome antique sur laquelle nous allons maintenant nous pencher, mais non sans rappeler qu'il n'a jamais été question, jusqu'ici, que de mots, de symboles et de monuments : face au pape et éventuellement à l'empereur, les Romains des XII^e et XIII^e siècles se réclament d'une Antiquité dont ils s'estiment les héritiers légitimes. Derrière les mots et les symboles se cachent des réalités qui n'ont bien entendu rien à voir avec celles de la Rome antique mais qui ont un grand besoin de légitimité, et c'est à ce besoin que répond le réemploi de mots et de symboles tout droit venus de la Rome antique¹⁰.

9 Marco Vendittelli, « *Romanorum consules*: riflessioni su un passo di Boncompagno da Signa », dans *La nobiltà romana nel Medioevo*, éd. S. Carocci, Rome, École française de Rome, 2006, p. 211-236.

10 On trouvera une position beaucoup plus réservée sur l'importance de ce type de réemploi dans la Rome du XII^e siècle dans Ingrid Baumgärtner, « Rombeherrschung und Romerneuerung. Die römische Kommune im 12. Jahrhundert », *Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*, 69, 1989, p. 27-79.

Il n'est pas facile de présenter synthétiquement l'image ou la vision que les Romains du Moyen Âge pouvaient avoir de l'Antiquité classique – du moins pour toute la période antérieure au XIV^e siècle, date à laquelle commence à se diffuser une culture que l'on peut qualifier d'antiquaire, dans le sens que ce mot avait autrefois en français et qu'il continue d'avoir en italien, où il est couramment utilisé dans sa forme adjectivale. Rares sont en effet les textes qui nous permettent d'entrevoir ce que les Romains des XII^e et XIII^e siècles savaient ou imaginaient de la Rome antique. Même si deux de ces textes ont eu une énorme diffusion et ont circulé sous d'innombrables versions et dans plusieurs langues, on en revient toujours aux mêmes œuvres : il s'agit des *Mirabilia*, un texte qui nous est parvenu incorporé dans un manuel de la curie romaine – le *Liber Politicus*, rédigé dans les années 1140 et 1143, et dont l'auteur, Benoît, chanoine de la basilique Saint-Pierre, est certainement un Romain –, de la *Graphia aurae urbis Romae*, rédigée une bonne dizaine d'années après les *Mirabilia* par un moine du Mont-Cassin, Pierre Diacre, lui aussi d'origine romaine ou presque, puisqu'issu de la grande famille des comtes de Tusculum, et enfin de la *Narrazione delle meraviglie della città di Roma*. L'auteur de ce dernier ouvrage, maître Grégoire, était probablement anglais mais très lié aux milieux ecclésiastiques de Rome dont il partageait la culture, raison pour laquelle (et faute de mieux) on est en droit de voir en lui un bon témoin de la culture antique de l'élite romaine de son époque, c'est-à-dire des toutes premières décennies du XIII^e siècle¹¹.

De ces trois auteurs, maître Grégoire est sans conteste celui qui possède la connaissance la plus approfondie de l'Antiquité romaine ; il a de toute évidence une connaissance directe des auteurs qu'il cite – Lucain, Ovide, Virgile, Horace, Suétone et Sénèque – alors que chez ses prédécesseurs celle-ci passe souvent par le filtre des compilations médiévales. Il fait preuve par ailleurs d'un esprit critique dont on chercherait en vain la trace dans les *Mirabilia* ; face à plusieurs interprétations divergentes d'un même monument, il choisit la plus crédible et donne les raisons de son choix ; quand il ignore quelque chose, il l'avoue et ajoute qu'il procédera à de nouvelles recherches à l'occasion d'un prochain séjour à Rome. Loin d'être un ramassis de légendes dont la seule originalité consisterait à accorder plus de place au merveilleux païen qu'au merveilleux chrétien, la *Narrazione* de maître Grégoire est un ouvrage qui fourmille de précieuses informations sur l'état des monuments antiques dans la Rome de son époque et qui, grâce à la culture et à la sensibilité artistique de son auteur, est capable de formuler sur ceux-ci des jugements du plus haut intérêt, aussi bien sur le plan historique qu'esthétique. C'est donc à bon droit qu'un des éditeurs

11 Sur ces trois ouvrages, voir Jean-Claude Maire Vigueur, *L'Autre Rome*, op. cit., p. 447-448.

de la *Narrazione*, Cristina Nardella, a reconnu en maître Grégoire un excellent représentant du courant que l'on qualifie de pré- ou de proto-humanisme et qui s'est surtout développé en Angleterre, pays d'origine de Grégoire¹². Ceci étant, la supériorité de maître Grégoire sur ses prédécesseurs ne doit pas nous faire oublier que sa *Narrazione* appartient au même genre littéraire que les *Mirabilia*, la *Graphia* et les innombrables œuvres qui en sont dérivées. Or, plus que d'un genre littéraire à proprement parler, il s'agit, comme l'a très bien montré Gustav Seibt dans son livre sur l'Anonimo romano, d'une forme d'historiographie propre à la ville de Rome. Pour être plus précis encore, il s'agit même, jusqu'à la *Cronica* de l'Anonimo, de la seule forme d'historiographie pratiquée à Rome, en dehors des chroniques centrées sur la figure du pape ou de l'empereur. Le point commun à toutes les œuvres qui relèvent de ce genre est de proposer une approche du passé fondée sur le déchiffrement des *memorie*, autrement dit des monuments et autres vestiges matériels de l'Antiquité romaine¹³. Pour procéder à une telle opération, les auteurs ont recours à différents instruments parmi lesquels les légendes médiévales occupent indéniablement une place importante mais que l'on a eu trop souvent tendance à exagérer. En réalité, ces auteurs tirent beaucoup de choses de l'observation directe des monuments eux-mêmes, exception faite des inscriptions qu'aucun d'eux, pas même maître Grégoire, n'est en mesure de déchiffrer. Il n'en reste pas moins que c'est dans la littérature classique qu'ils vont chercher la majeure partie des informations, véridiques ou légendaires, qui alimentent les notices sur les lieux et monuments qui forment la trame de leurs ouvrages sur les « merveilles de Rome ». L'expression, si souvent utilisée dans le titre même de ces ouvrages, ne doit pas nous induire en erreur : loin de proposer une littérature de rêve et d'évasion, c'est bien de l'histoire que nous vendent les auteurs de *Mirabilia* et autres *Meraviglie di Roma*, et leurs œuvres nous fournissent, nous semble-t-il, un bon témoignage sur la culture antique en vogue dans la Rome du XII^e et du début du XIII^e siècle.

Passons à la première moitié du XIV^e siècle et essayons de mesurer les progrès accomplis par la culture antique par rapport à la période que nous venons d'évoquer. Il suffit de citer les noms de Pétrarque et de Cola di Rienzo et de songer à ce que la *Cronica* de l'Anonimo romano nous révèle du climat culturel de Rome à son époque pour prendre la mesure du chemin parcouru en un siècle. Faute de place, nous devons nous en tenir, pour chacun d'eux, à des constatations simples, pour ne pas dire triviales. S'agissant de Pétrarque tout d'abord : ses sentiments à l'égard de la Rome de son époque, dont il n'ignore

12 Cristina Nardella, *Il fascino di Roma nel Medioevo. Le « Meraviglie di Roma » di maestro Gregorio*, Roma, Viella, 1997, p. 40-41.

13 Gustav Seibt, *Anonimo romano. Scrivere la storia alle soglie del Rinascimento*, trad. C. Colotto, Roma, Viella, 2000, p. 79-80 (1^{re} éd. Stuttgart, Klett-Cotta, 1992).

rien de la décadence, sont certes très ambigus, mais cela ne l'a pas empêché de nourrir la plus grande estime pour un certain nombre de Romains dont il appréciait, selon les cas, la connaissance des auteurs et des monuments antiques, les qualités morales, qui lui rappelaient celles des anciens Romains, parfois même le style qu'il juge, dans le cas de son ami Giovanni Colonna, « aussi sublime que pathétique¹⁴ ». Pur produit de la culture locale – puisqu'avant d'accéder au pouvoir il n'avait quitté Rome qu'une seule fois pour se rendre à Avignon –, Cola di Rienzo a d'abord séduit ses concitoyens grâce à ses capacités oratoires avant d'acquérir, après sa chute, une réputation internationale dans le domaine littéraire grâce à la circulation, dans différentes cours européennes, de recueils de ses lettres¹⁵. Sur Cola, nous disposons aussi du témoignage très précis de l'Anonimo qui parle de sa capacité à composer en prose et en vers latins, à déchiffrer les inscriptions, à traduire et à expliquer les auteurs anciens¹⁶. Tout cela étant bien entendu confirmé par ce que nous savons, essentiellement grâce à la *Cronica* de l'Anonimo, des rites et des symboles imaginés par Cola, au cours de son tribunat, pour illustrer son programme et galvaniser les foules en sa faveur. Or si l'Anonimo est aussi précis quand il nous parle de tout cela et s'il est capable de définir en des termes aussi techniques la culture de Cola, c'est qu'il est lui-même un excellent représentant de cette élite à la fois culturelle et sociale qui forme le premier cercle du public de Cola jusqu'à son accession au pouvoir, et dans laquelle le futur tribun recrute ses premiers partisans. Pour l'Anonimo, pour Cola et pour les quelques dizaines de juges, de notaires et de riches propriétaires qui partagent leur passion de l'Antiquité, il ne saurait être question, comme c'était souvent le cas pour les proto-humanistes de la période précédente, d'accéder aux auteurs classiques par le biais de compilations médiévales ou de textes incomplets, fautifs ou corrompus. Ce qu'il leur faut, ce sont des textes aussi proches que possible de l'original, ce qui les amène à rechercher et à collationner entre eux les meilleurs manuscrits. Très peu d'entre eux ont bien sûr les moyens, le temps et la capacité de procéder à de telles recherches mais il semble bien que, dans le petit cercle des humanistes romains, tous puissent profiter des progrès accomplis dans ce domaine et accéder aux meilleures versions des œuvres antiques. La chose paraît bien établie dans le cas de l'Anonimo lui-même puisqu'il pu avoir connaissance de la quatrième Décade de Tite-Live, jusque-là inconnue, grâce à un manuscrit rapporté de Chartres

14 Pétrarque, *Lettres familières*, trad. A. Longpré, Paris, Les Belles Lettres, 2002, IV-VII, p. 256-257.

15 Sur Cola di Rienzo, voir Jean-Claude Maire Vigueur, « Cola di Rienzo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, vol. 26, 1982, p. 662-675 ; Tommaso Di Carpegna Falconieri, *Cola di Rienzo*, Roma, Salerno, 2002.

16 Anonimo romano, *Cronica*, éd. G. Porta, Milano, Adelphi, 1979, p. 143.

par Landolfo Colonna¹⁷. On voit mal, d'ailleurs, comment un aussi modeste notaire que Cola aurait pu acquérir une telle connaissance des auteurs anciens sans avoir accès aux manuscrits que de plus riches personnages étaient, eux, en mesure de se procurer.

Landolfo Colonna (1250-1331) est l'oncle de Giovanni Colonna (1290-1343/44), issu comme lui de la branche de Gallicano, dont Pétrarque admirait tant le style à la fois pathétique et dramatique¹⁸. Très différents par leur carrière, l'un accumulant les bénéfices tandis que l'autre avait fait le choix de la pauvreté en entrant dans l'ordre des Frères prêcheurs, ils partageaient néanmoins la même passion pour l'Antiquité et composèrent tous deux des œuvres historiographiques qui restent fidèles, du point de vue des modes de composition, au modèle dominicain de la chronique universelle, mais qui témoignent d'une connaissance des auteurs classiques bien supérieure à celle de leurs prédécesseurs, obtenue, on vient de le voir, grâce à une recherche systématique des meilleures leçons. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les deux Colonna aient croisé sur leur chemin, à Avignon ou à Rome, un troisième auteur, aussi familier qu'eux de la littérature classique mais qui les surclasse nettement par sa connaissance des lieux et des monuments de la Rome antique. Il s'agit, on l'aura peut-être compris, de Giovanni Cavallini dont la famille, une des plus riches et des plus honorables du rione Monti, était d'ailleurs liée à certains des Colonna¹⁹. Achevée peu de temps avant sa mort, survenue à Rome en 1349, sa *Polistoria de virtutibus et dotibus Romanorum* se compose de deux parties bien distinctes mais qui visent l'une et l'autre à exalter la grandeur de la Rome antique : la première (livres I à V) à travers l'analyse des qualités morales du peuple romain, la seconde (livres VI à IX) à travers la description d'une ville qui surpasse toutes les autres par la qualité et la beauté de son site, de ses murailles, de ses constructions, etc. Le livre X est, quant à lui, un court traité sur la suprématie du pouvoir pontifical. La lecture de la *Polistoria*, alourdie comme elle l'est par d'innombrables citations qui occupent presque la moitié du texte, n'est certes pas une partie de plaisir. Elle n'en révèle pas moins un homme d'une haute stature intellectuelle, dont l'intérêt pour l'Antiquité dépasse de très loin le simple goût pour la recherche érudite et « antiquaire ». Giovanni Cavallini est en fait un homme qui connaît parfaitement les maux de la Rome de son temps, comme le montrent ses notes en marge de deux manuscrits que

17 Massimo Miglio, « Colonna Landolfo », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, op. cit., vol. 27, 1982, p. 349-352.

18 Agostino Paravicini Bagliani, « Colonna Giovanni », dans *ibid.*, p. 333-337.

19 Marco Palma, « Cavallini dei Cerroni », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, op. cit., vol. 22, 1979, p. 785-787.

nous avons conservés²⁰, et qui ne voit d'autre remède à cette situation que la réactivation des qualités morales qui ont fait la grandeur de la Rome antique. Ce qui est exactement l'opinion de Pétrarque, mais aussi de Cola di Rienzo, de l'Anonimo romano et de tous ceux qui, à Rome, partagent leur passion pour l'Antiquité classique.

44

Entre le milieu du XII^e siècle et le milieu du XIV^e siècle, la connaissance de l'Antiquité en Occident a évidemment réalisé d'énormes progrès et Rome – c'est ce que nous nous sommes efforcés de montrer dans la seconde partie de cet article – a joué un rôle de tout premier plan dans la redécouverte de son propre passé. Ceci posé, dès le milieu du XII^e siècle, on en savait assez de l'histoire de Rome pour avoir une idée assez claire des différents régimes politiques qui s'y étaient succédés, ou tout au moins pour établir une nette distinction entre la période républicaine et la période impériale. La question que nous voudrions examiner maintenant est celle de l'éventuelle préférence des Romains pour l'un ou l'autre de ces deux régimes et, plus généralement, celle de l'attitude des Romains à l'égard de ces deux régimes et celle de son évolution.

La question n'est pas nouvelle, même si elle n'a jamais fait, à notre connaissance, l'objet d'une étude systématique. C'est une question que les historiens ne pouvaient ignorer en ce qui concerne certaines particularités de l'histoire de Rome au Moyen Âge, à commencer bien entendu par l'obstination des Romains à revendiquer le droit d'élire l'empereur. Le plus souvent cependant, ils l'ont fait dans des termes qui les conduisaient à durcir et à opposer des opinions qui, dans l'esprit des Romains, étaient à la fois changeantes et nullement incompatibles entre elles. Par ailleurs, même si on a peu d'éléments pour y répondre, on ne peut faire l'économie de savoir si tous les Romains partageaient les mêmes opinions dans ce domaine, ou s'il existait au contraire de fortes divergences entre eux en fonction, par exemple, de leur appartenance sociale ou de leur niveau culturel. Enfin, il nous paraît nécessaire d'admettre dès le départ qu'il est impossible de s'en tenir aux seules considérations d'ordre politique quand on cherche à comprendre la préférence des hommes du Moyen Âge pour l'une ou l'autre des deux grandes périodes de l'histoire romaine.

Compte tenu de ces observations préliminaires, nous affirmons que la thèse d'une très forte attraction des Romains pour l'empire est le fruit d'une généralisation hâtive qui repose elle-même sur un amalgame tendancieux.

20 Il s'agit d'un Valère Maxime (*Vat. Lat.* 1927) et d'un exemplaire du *Liber Pontificalis* (*Vat. Lat.* 3762) : voir Massimo Miglio, « *Et rerum facta est pulcherrima Roma. Attualità della tradizione e proposte di innovazione* » [1981], dans *id.*, *Scritture, Scrittori e Storia*, vol. I, *Per la storia del Trecento a Roma*, Manziana, Vecchiarelli, 1991, p. 45-48.

Qu'en est-il en effet de l'attitude des Romains à l'égard de l'Empire ? Bon nombre d'historiens, et non des moindres – je pense en particulier à Duprè Theseider²¹ – soutiennent que les Romains ignoraient presque tout de la Rome républicaine et que, tout en étant partisans de leur autonomie communale, ils restaient convaincus d'être les héritiers de la Rome impériale ; c'est à ce titre qu'ils revendiquaient le droit de participer, d'une manière ou d'une autre, à l'élection de l'empereur – de l'empereur allemand évidemment ! Cette idée d'une filiation directe entre la Rome des Césars et la Rome médiévale est à la base de ce que l'on appelle « le mythe de Rome » au Moyen Âge et elle est largement répandue dans l'Occident de cette époque. Elle n'a donc rien de spécifiquement romain en dehors du fait que les Romains s'en servent périodiquement pour exercer une sorte de chantage sur l'empereur, en particulier pour obtenir de lui des privilèges de nature fiscale ou territoriale. Cola di Rienzo, qui sera le dernier à exhumer le droit des Romains à nommer l'empereur, le fera non pas par ambition personnelle, comme on le soutient trop souvent, mais parce que l'espèce de principat qu'il entendait instaurer lui paraissait le seul moyen de réaliser cette unité de l'Italie, ou d'une certaine Italie, qui était devenue l'objectif principal de toute sa politique à partir d'une certaine date. Si donc l'Empire des Césars fascinait les Romains du Moyen Âge, c'était essentiellement, voire même exclusivement, à cause de sa puissance territoriale, et pas du tout pour la nature du régime politique qu'il incarnait. Reste ensuite à savoir si tous les Romains éprouaient la même fascination pour l'Empire ou, mieux, pour le mythe de la grandeur impériale. Je dois dire que Duprè Theseider n'évade pas la question, même s'il lui donne deux réponses peu compatibles entre elles : en bon néoguelfe qu'il est, il estime que seule une toute petite minorité de gens cultivés était prête à se battre pour l'idée impériale²², mais il dit aussi partager l'opinion de l'historien allemand Schmitthenner pour qui les partisans « de l'autonomie et, en seconde position, de l'impérialité de Rome » se recruteraient principalement dans les milieux populaires²³. Pour notre part, nous pensons que le « *ceto colto* », comme le dit Duprè Theseider, et les gens du peuple, tout en étant également imprégnés du mythe de la grandeur impériale, l'utilisaient chacun à sa manière : l'élite s'en servait comme d'un levier pour arracher des avantages politiques à l'empereur et comme d'un moyen de pression sur la papauté, les milieux populaires comme d'une justification de leur aspiration à jouer un rôle plus important au sein de la commune. Dans un cas comme dans l'autre, il faut y insister, on admire l'Empire pour sa grandeur et pour sa

²¹ Duprè Theseider, *L'idea imperiale di Roma...*, *op. cit.*, p. 9.

²² *Ibid.*, p. 25.

²³ *Ibid.*, p. 23-26.

puissance territoriale, jamais pour le type de régime qu'il incarne. Exception faite, bien sûr, de certains clercs qui, conformément à la doctrine de l'Église qui a toujours vu dans la monarchie la meilleure forme de gouvernement, pouvaient voir dans l'Empire romain un précurseur des monarchies médiévales.

46

Le politique me paraît, en revanche, loin d'être absent dans l'admiration que les Romains peuvent éprouver à l'égard de la période républicaine. L'auteur des *Mirabilia* comme celui de la *Narrazione* sont tous deux de fervents admirateurs de la république qu'ils mettent bien au-dessus de l'empire. Le chanoine Benoît et maître Grégoire sont aussi fascinés l'un que l'autre par ces héros de l'Antiquité qui sont prêts à tout sacrifier pour le bien de la république alors que les empereurs, quand ils retiennent leur attention, font davantage l'objet de critiques que d'admiration²⁴. Or, une telle exaltation de la république au détriment de l'empire n'a rien de fortuit et ne peut être considérée comme le simple reflet des grands ouvrages classiques dans lesquels nos deux auteurs sont allés puiser leur connaissance de la Rome antique. L'un et l'autre étaient tout à fait en mesure de comparer les mérites respectifs de la république et de l'empire et leur préférence pour la première est le résultat d'un choix parfaitement médité dans lequel les considérations morales jouent sans aucun doute un rôle prépondérant, sans qu'il faille pour autant en exclure une nette préférence pour la forme de gouvernement élargi que représente la république. Cette république à laquelle la commune de Rome emprunte, plus ou moins à la même époque, une partie de son lexique et même de ses institutions. Tous les intellectuels de cette époque ne font d'ailleurs pas le même choix : l'auteur de la *Graphia*, qui compose son œuvre une dizaine d'années après les *Mirabilia* et qui est, lui, un fervent adepte de l'empire, reprend grande partie du texte des *Mirabilia* mais en le modifiant dans un sens pro-impérial et de manière à diminuer les mérites de la république²⁵.

Deux siècles plus tard ou peu s'en faut, on retrouve la même exaltation du modèle républicain chez deux personnages qui connaissaient leurs auteurs classiques sur le bout des doigts et s'exprimaient donc en parfaite connaissance de cause, Pétrarque et Cola di Rienzo. Du fait même de la richesse et de l'abondance de ses écrits, c'est évidemment vers Pétrarque qu'il faut d'abord se tourner si l'on veut comprendre les raisons qui suscitent chez eux un tel

24 Louis Duchesne, « L'auteur des *Mirabilia* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 24, 1904, p. 479-489 ; Chiara Frugoni, « L'antichità: dai *Mirabilia* alla propaganda politica », dans *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, t. I, *L'uso dei classici*, éd. S. Settis, Torino, Einaudi, 1984, p. 9, n. 15 ; pour une position plus nuancée, voir Cristina Nardella, *Il fascino di Roma nel Medioevo*, op. cit., p. 40.

25 Ingo Herklotz, « *Miranda sed non scribenda. Il campus Lateranensis nel Medioevo* », dans *id.*, *Gli eredi di Costantino. Il papato, il Laterano e la propaganda visiva nel XII secolo*, Roma, Viella, 2000, p. 66-68.

enthousiasme pour la République romaine – et pour elle seule, notons-le bien, car les idées de Pétrarque en ce qui concerne les régimes politiques de son époque posent de tout autres problèmes que nous examinerons dans un second temps. Plus que la république elle-même, en tant que régime politique, c'est d'ailleurs la période républicaine dans son ensemble qui suscite l'admiration de Pétrarque. Car aux yeux de l'homme de lettres, qui porte sur l'histoire de Rome le regard de Tite-Live, l'incomparable grandeur de cette période réside avant toute autre chose dans la valeur des hommes qui, après avoir abattu la monarchie, ont progressivement étendu l'autorité de Rome sur la plus grande partie du monde civilisé, anéantissant au passage des ennemis aussi terribles que les Carthaginois. Les héros de Pétrarque sont ceux de Tite-Live et, s'il les admire, c'est d'abord pour les qualités que leur prête Tite-Live : la piété, le courage, le dévouement à la patrie ou, mieux encore, à cette chose abstraite qu'est l'État-républicain²⁶. Chacun d'eux possède sa propre physionomie et se distingue des autres par un trait particulier ou par une action d'éclat qu'il est le seul à avoir accomplie. Mais tous ces héros font aussi partie de catégories plus générales qui regroupent par exemple les grands conquérants, les guerriers les plus valeureux, ceux qui abattent ou chassent les tyrans, ceux qui ont sacrifié leur richesse personnelle au bien de l'État, etc. Pour Pétrarque, aucun doute : Cola di Rienzo a toutes les qualités des héros qui ont fait la grandeur de la Rome antique ; plus précisément, il voit en lui un troisième Brutus : le premier a délivré Rome du dernier roi étrusque ; le second a tué Jules César ; Cola, lui, a libéré Rome de la tyrannie des barons²⁷. Ceci étant, même si Pétrarque a toujours exprimé une préférence inconditionnelle et absolue pour le régime républicain par rapport aux formes anciennes de gouvernement autocratique, qu'il s'agisse de la monarchie archaïque ou du principat post-républicain, en bon lecteur de Tite-Live il en connaît très bien les contradictions internes et, là encore, il n'hésite pas à prendre position en faveur de la plèbe et à citer en exemple ceux qui ont défendu ses droits face à l'arrogance de la noblesse. C'est ainsi qu'il invite Cola, nouveau Brutus qui, à la différence du premier, occupe la charge de tribun et non pas de consul, à se comporter non comme les consuls, qui ont été maintes fois les ennemis de la plèbe en actes et en paroles, mais comme les tribuns qui ont toujours été ses plus ardents défenseurs²⁸. L'image que Pétrarque se fait de la République romaine n'a donc rien d'éthérée

26 Hans Baron, *La crisi del primo Rinascimento italiano*, trad. R. Pecchioli, Firenze, Sansoni, 1970, p. 58-60 (1^{re} éd. Princeton, Princeton University Press, 1955, sous le titre *The Crisis of the Early Italian Renaissance: Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*).

27 *Briefwechsel des Cola di Rienzo*, éd. K. Burdach et P. Piur, Berlin, 1913-1929, t. III, p. 68.

28 *Ibid.*, p. 73 ; Ugo Dotti, *Petrarca civile. Alle origini dell'intellettuale moderno*, Roma, Donzelli, 2001, p. 143.

ni d'idyllique. Il en connaît bien les défauts et son admiration pour les grands hommes de l'époque républicaine ne l'aveugle pas au point de lui faire oublier les aspects moins reluisants de leur personnalité ou de leur action. Mieux encore, entre les nobles et la plèbe, il prend nettement parti en faveur de cette dernière et applaudit à ses victoires sur la noblesse, la plus grande d'entre elles ayant été l'institution du tribunal, magistrature dont la tâche principale était, on le sait, de défendre la plèbe contre toute violence venant des nobles. Inutile de dire que si, dès le premier jour de son arrivée au pouvoir, Cola di Rienzo a voulu se parer du titre de tribun de la liberté, c'est qu'en totale harmonie de pensée avec Pétrarque il entendait se rattacher à la glorieuse tradition des luttes de la plèbe contre la noblesse et instaurer un régime où tous les citoyens seraient libres et égaux devant la loi. Même après l'échec de Cola, Pétrarque resta fidèle à ses convictions : le 18 novembre 1351, il adressa aux quatre cardinaux chargés par le pape de réformer les institutions de la commune romaine une lettre où il leur demandait de faire en sorte que l'un des deux sénateurs soit toujours issu du peuple et non de la noblesse. Car les deux sénateurs, dit Pétrarque, sont l'équivalent des consuls du temps de la République et les cardinaux ne peuvent rendre meilleur service aux Romains que de prendre exemple sur la République qui a su rétablir la paix civile en accédant aux revendications de la plèbe qui réclamait des magistrats capables de la protéger²⁹.

Deux ans après avoir écrit cette lettre, Pétrarque quitte définitivement Avignon pour regagner l'Italie où il passera le reste de son existence. Au grand dam de ses amis, dont certains ne lui cachent pas leur étonnement, Pétrarque s'installe à Milan sous la protection des Visconti³⁰. Seigneurs de Milan, les Visconti sont dans l'Italie de cette époque la personnification même du régime de la Seigneurie citadine, autrement dit d'un système politique de type autocratique qui depuis la fin du XIII^e siècle ne cesse de gagner du terrain dans l'Italie communale. Comment, se demande-t-on parmi les amis de Pétrarque, un homme qui a toujours été le chantre de la République romaine et a si fortement soutenu le combat de Cola di Rienzo contre la tyrannie peut-il maintenant s'enticher d'un régime indiscutablement beaucoup plus proche de la tyrannie ou de l'empire que de la démocratie antique ou communale ? Une réponse exhaustive à cette question supposerait de trop longues considérations sur la pluralité des systèmes politiques que nous classons, pour simplifier, sous l'étiquette de régime communal, sur le fait que l'Italie communale a toujours connu des formes de pouvoir personnel et, enfin, sur le fait qu'au milieu du XIV^e siècle l'opposition

29 Pétrarque, *Lettres familières*, op. cit., VIII-XI, p. 412-415 ; Ugo Dotti, *Petrarca civile*, op. cit., p. 177.

30 *Ibid.*, p. 185-187.

entre les deux types de régime est loin d'être perçue d'une façon aussi aiguë qu'elle le sera à la fin du *xiv*^e siècle, quand les intellectuels florentins auront théorisé l'antinomie absolue des deux régimes³¹. Mais ces considérations d'ordre général n'expliquent pas tout. En 1353, Pétrarque avait une raison beaucoup plus concrète et immédiate de chercher du côté de la Seigneurie une solution aux questions qu'il se posait. Cette raison, c'était bien sûr l'échec de Cola di Rienzo et, plus précisément encore, la fin lamentable du projet qui lui apparaissait, avec le recul du temps, comme la partie la plus neuve et la plus importante de tout le programme du tribun romain, l'unification de l'Italie.

Ce projet a fait couler beaucoup d'encre. Nous remarquerons simplement ici que Pétrarque et Cola étaient l'un et l'autre obsédés par un objectif qui avait à leurs yeux priorité absolue sur tous les autres, mais qu'ils divergèrent sur les moyens à mettre en œuvre pour l'atteindre. Pour résumer, cet objectif était l'unité de l'Italie, qui consistait essentiellement dans l'abolition des divisions et des rivalités. Comment réaliser cette unité ? Homme de pouvoir, Cola a emprunté diverses voies avant de se tourner vers ce qu'il estimait être l'unique et dernière solution possible : prendre lui-même le titre d'empereur et, fort de cette autorité, imposer aux communes de l'Italie cette *unio* qu'elles avaient jusque-là refusé de réaliser. Pétrarque approuva d'abord le choix de Cola et il continua jusqu'à la fin de sa vie de louer la cohérence de son projet³². Mais entretemps, il avait compris que l'idée d'unifier l'Italie sous l'autorité d'un nouvel empereur était anachronique et utopique et que la solution au problème du morcellement de l'Italie était à chercher du côté de la Seigneurie, seul régime capable de surmonter les particularismes locaux et de réaliser l'unité d'une vaste portion de l'Italie communale³³. C'est ce que les Visconti s'employèrent à faire dans toute la seconde moitié du *xiv*^e siècle. Reconnaissons-le : Pétrarque, malgré sa passion pour l'Antiquité, n'a manqué ni de flair ni de sens historique alors que Cola, resté jusqu'au bout prisonnier du mythe de Rome, était voué à l'échec.

31 Andrea Zorzi, *Le signorie cittadine in Italia (secoli XIII-XV)*, Milano, Bruno Mondadori, 2010, p. 1-10.

32 Anna Modigliani, « Petrarca e il comune romano », dans *Petrarca e Roma*, éd. M. G. Blasio, A. Morisi, F. Niutta, Roma, Roma nel Rinascimento, 2006, p. 69 et 71.

33 Giacomo Ferraù, « Petrarca e la politica signorile », dans *Petrarca politico*, Roma, Istituto storico italiano per il Medioevo, 2006, p. 43-79. Voir aussi Angelo Mazzocco, « Un'idea politica italiana in Petrarca? », dans *ibid.*, p. 9-25.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Élisabeth Crouzet-Pavan.....	9

PREMIÈRE PARTIE SE SOUVENIR DE ROME

Una politica della memoria: Milano fra Roma antica, pavia e Federico Barbarossa Paolo Grillo.....	19
Quelques aspects du réemploi dans la Rome communale (xii ^e -xiv ^e siècle) Jean-Claude Maire Vigueur.....	35
La città intoccabile. Sovrani pontefici, <i>renovationes Urbis</i> e resistenze nel xv secolo Amedeo De Vincentiis.....	51
Pouvoir pontifical et <i>imperium</i> au xvi ^e siècle Benoît Schmitz.....	79

DEUXIÈME PARTIE *LIBERTAS* : EMPLOIS ET RÉEMPLOIS

Autour de la <i>libertas</i> . Usage du passé et langage du pouvoir à Florence à l'époque de Coluccio Salutati Lorenzo Tanzini.....	97
Brutus, de l'enfer au paradis. La fabrique du héros dans l'humanisme italien de la première moitié du xv ^e siècle Clémence Revest.....	113
Le réemploi en politique : usages de l'histoire et écritures de la liberté à Lucques à la fin du xiv ^e siècle Diane Chamboduc de Saint Pulgent.....	133
Unione, libertà, «azienda» : Note sul linguaggio della politica genovese nel Cinque-Seicento Carlo Bitossi.....	157
Il mito di Bruto a Firenze nel Cinquecento tra storia e letteratura Salvatore Lore.....	171

TROISIÈME PARTIE
DIEUX, HÉROS ET SAINTS

Memoria sacra e storia cittadina: il caso fiorentino Anna Benvenuti	191
La compagnie des hommes illustres : mobilisation et usage d'un thème (Italie, XIV ^e -XV ^e siècle) Jean-Baptiste Delzant	211
Mythes et dévotions dynastiques en Savoie-Piémont aux XVI ^e et XVII ^e siècles Paolo Cozzo	259
Histoire et autorité épiscopale selon Frédéric Borromée, archevêque de Milan Marie Lezowski	269

QUATRIÈME PARTIE
PESANTEUR DES MOTS,
DYNAMISME DES STRUCTURES

360

Cultura della vendetta e pratiche di resistenza nello stato territoriale: osservazioni sull'aristocrazia signorile lombarda (XV secolo) Marco Gentile	287
La Patria del Friuli e della Repubblica di Venezia Edward Muir (traduzione Cristina Varisco)	299
Technologies du réemploi : mise en ordre / mise en œuvre des archives à Venise (XV ^e -XVII ^e siècle) Filippo de Vivo	307
L'uso della libertà – le prove della storia. Comunicazione tra sudditi bolognesi e sovrani pontefici (XVI-XVII secolo) Angela De Benedictis	327
La storia nell'educazione del principe capitano Angelantonio Spagnoletti	341

